

Strawson et la question de la vérité
Le débat Austin vs Strawson sur la question du caractère performatif de l'attribution du
prédictat vrai

Bruno AMBROISE,
USAR-CNRS & EHSBM
Bordeaux 3, le 21/01/06

Introduction

Avant Strawson, Austin est l'introducteur du concept de « performatif » en philosophie ; c'est dans un article paru en 1946 sous le titre « Other Minds¹ » qu'il présente pour la première fois ce terme, en établissant un parallèle entre « je connais » et « je promets », qui sont deux énoncés ayant des implications similaires. Cela conduit Austin à défendre une conception performative de la connaissance, en ce sens que dire « je sais » ou « je connais », ce n'est jamais soutenir que je suis dans les conditions me permettant de savoir quelque chose, et non pas détenir un état mental correspondant à l'état du monde. Austin soutenant une conception performative de la connaissance, on aurait pu croire qu'il serait aussi conduit à soutenir une théorie performative de la vérité, qui amènerait à faire de l'énoncé « x est vrai » l'expression de ma position justifiée à dire d'une chose qu'elle est vraie. Mais c'est Strawson qui, en s'inspirant de certaines idées présentes dans « Other Minds », a présenté en 1949 une conception performative de la vérité², selon laquelle le prédicat de vérité serait superflu et n'exprimerait qu'une certaine position prise à l'égard de la proposition énoncée. Il voulait en fait défendre d'une autre manière la conception éliminativiste défendue par Ramsey³, dont il avait certainement eu connaissance par la lecture de Ayer, contre la conception sémantique de la vérité avancée par Carnap. Dans cet article, Strawson réduit la conception éliminativiste à deux traits : (1) l'élimination de « il est vrai que... » dans « il est vrai que p », ne change pas la signification de l'affirmation ; (2) dire d'une affirmation qu'elle est vraie, ce n'est pas faire une autre affirmation, c'est faire la même affirmation. On peut donc bien éliminer le prédicat de vérité, du moins sur le plan sémantique de l'énoncé. Car (1) si Strawson est d'accord pour conserver l'idée que dire d'une phrase qu'elle est vraie ne change pas la signification de l'affirmation, (2) il considère qu'il faut retenir l'idée qu'en *disant d'une affirmation qu'elle est vraie, on fait quelque chose de différent de l'affirmation*. Mais il faut éviter de considérer que la différence entre l'affirmation p et

¹. Austin, « Other Minds », in *Philosophical Papers*, Oxford University Press, Oxford, 1979, pp. 76-116 ; trad. fr. de L. Aubert et A-L Hacker, « Autrui », in *Ecrits Philosophiques*, Editions du Seuil, Paris, 1994, pp. 45-91.

². In « Truth », *Analysis*, vol. IX, n° 6, 1949.

³. Voir F.P. Ramsey, « Facts and Propositions », in *Philosophical Papers*, Ed. D.H. Mellor, Cambridge University Press, Cambridge, Mass., 1990 ; trad. fr. de P. Engel, « Faits et propositions », in F.P. Ramsey, *Logique, Philosophie et Probabilités*, Vrin, coll. « Mathesis », Paris, 2003, pp. 217-223. Reprenant une remarque déjà faite par Frege, Ramsey est l'initiateur des théories redondantistes de la vérité : il note ainsi le non-apport sémantique du prédicat de vérité et en conclut que la question de la vérité n'est pas une question sémantique cherchant à identifier une qualité, mais un problème de réussite pragmatique probable des actions qui s'ensuivent d'un jugement portant sur une proposition pouvant être qualifiée, ou non, selon la réussite de ces actions, de vraie. Voir le livre de J. Dokic et P. Engel, *Ramsey, Vérité et succès*, PUF, coll. « Philosophies », Paris, 2001.

l'affirmation qu'il est vrai que p consiste dans le fait que dire « il est vrai que p », soit une affirmation de second ordre, portant sur l'affirmation de premier ordre « p ». Il s'agira de voir que Austin, quant à lui, soutient cette position.

Strawson avance alors l'idée que « c'est vrai » n'est pas un énoncé descriptif, et propose de le comparer à des énoncés qui, eux, sont clairement non-descriptifs, comme « je confirme », et que l'on peut même qualifier de « performatifs ». Ainsi, selon lui, « mon énoncé n'est pas du tout une affirmation, mais une performance linguistique⁴. » Bien plutôt, « en général, par le moyen de ces expressions, nous confirmons, soulignons, admettons, marquons notre accord avec, ce que quelqu'un a dit⁵. » Il entend ainsi soutenir l'idée que, dire d'une phrase *F* qu'elle est vraie, ce n'est jamais que *confirmer* la proposition portée par *F*, parce que le prédicat de vérité serait logiquement superflu : il n'ajouterait rien à la proposition exprimée par *F*. Cela l'amène à soutenir que l'énoncé que *F est vrai* est un performatif : en prononçant ce type d'énoncé, je ne ferais jamais que dire que je soutiens la proposition portée par *F*. Strawson considère donc, d'une part, que dire la vérité d'une phrase est redondant et donc éliminable, et d'autre part, que cela ne se dit jamais que d'une « proposition », c'est-à-dire de l'unité de signification d'une multiplicité de phrases, pour reprendre la caractérisation austinienne, c'est-à-dire d'une unité de sens absolument déterminée.

Alors même que Strawson emprunte le concept de performatif à Austin, ce dernier s'oppose frontalement aux idées défendues par Strawson, même s'il partage son aversion pour la conception sémantique de la vérité défendue par Carnap. Nous verrons, en effet, que, pour Austin, d'une part la question de la vérité n'est certainement pas une question de performativité, et d'autre part qu'elle ne concerne en aucun cas des « propositions ». Austin défend bien plutôt l'idée que la vérité est une dimension d'évaluation, qui considère ce qui est dit dans une phrase donnée en une occasion donnée, selon des conventions données, celles-ci déterminant ainsi certaines relations des mots avec le monde. On assiste alors à une définition contextualiste de la vérité, qui fera de celle-ci le résultat d'un jugement contextuel de ce qui est dit, en situation, du monde.

I- Position du problème : la conception éliminativiste de Ramsey (lue par Ayer)

La conception éliminativiste reposera sur ce qu'on appellera la *thèse d'équivalence*, d'après laquelle dire « il est vrai que p » revient au même qu'affirmer « p », et d'après laquelle dire « il est faux que p » revient au même qu'affirmer « non p ». Cette thèse est avant tout une objection aux conceptions substantielles de la vérité. En effet, d'après une conception substantielle de la vérité, il n'est pas équivalent de dire « il est vrai que p » et d'affirmer « p » ; « vrai » et « faux » sont des propriétés, et quand nous disons d'une proposition qu'elle est vraie, ou d'une proposition qu'elle est fausse, nous

⁴. P.F. Strawson, « Truth », *op. cit.*, 91.

⁵. *Ibid.*, p. 93.

attribuons cette propriété à cette proposition. Cette attribution est tout à fait différente de l'attribution qui est faite dans la proposition dont il est dit « c'est vrai » ou « c'est faux ». En effet, par cette dernière, on affirme que quelque chose est le cas, sans pour autant dire qu'il est vrai que ce quelque chose est le cas.

Or les tenants de la thèse d'équivalence veulent montrer que, s'il est possible d'éliminer le prédicat « vrai » sans modifier la signification (le contenu sémantique) de la phrase, alors cela constitue un argument frappant contre la conception substantielle de la vérité.

Toutefois, on le verra, la thèse d'équivalence ne permet pas une élimination du prédicat « vrai » dans tous les contextes. Par exemple, un contexte comme « tout ce que dit César est vrai » ne permet pas une élimination de « est vrai » comme il est aisé de le faire dans « il est vrai qu'il neige », en vertu de la thèse d'équivalence. Ce dernier problème peut être qualifié de problème de Ramsey (dont Strawson a probablement eu connaissance par l'intermédiaire d'Ayer, qui consacre le chapitre V de *Language, Truth and Logic* (1936) à une exposition de la notion de vérité reprenant presque point pour point le contenu de l'article de Ramsey). La théorie performative de la vérité sera une manière de répondre au problème de Ramsey.

1.1 Ramsey-Ayer

D'après Ayer (1936, p.116 sqq.), si le problème de la vérité est de répondre à la question « qu'est-ce que la vérité ? », alors il s'agit d'un faux problème, la notion de vérité ne pouvant pas être l'objet d'une analyse. Ce sont les conceptions de Ramsey qui permettent à Ayer de développer cette idée. La thèse d'équivalence permet de soutenir une théorie de la vérité qui soit proche du principe de vérification, cher à l'empirisme logique et selon lequel une proposition n'a de signification que s'il existe une méthode pour la valider. Or, une fois montré que « vrai » et « faux » ne sont pas des termes substantiels (c'est-à-dire susceptibles d'être définis), mais simplement des « marques d'affirmation ou de dénégation » (Ayer 1936, p. 118), alors une théorie de la vérité ne peut être qu'une « description des critères au moyen desquels on détermine la validité de différents genres de propositions » (p. 116).

Cette conception constitue un argument contre l'idée que nous pourrions développer dans une définition l'idée que nous avons quand nous utilisons le prédicat « vrai ». En effet, tout ce que nous faisons alors, si Ayer a raison, c'est simplement considérer la proposition en question soit comme vérifiable, soit comme vérifiée. Tout ce que nous avons à l'esprit, c'est un critère de validation possible ou effectuée de la proposition en question. Le problème de la vérité n'est donc pas séparé de celui de la vérification. Ramsey (1927) énonce plutôt sa solution ainsi : il n'y a pas « de problème avec la vérité ou la fausseté, mais plutôt avec la nature du jugement ou de l'affirmation » (*PP*, p.39). Tout le problème est alors de savoir dans quelles conditions nous pouvons affirmer quelque chose.

Voyons alors ce que recouvre la thèse d'équivalence, que nous avons déjà évoquée, et donnons

une formulation du problème de Ramsey, problème auquel Strawson (1949) prétend apporter une réponse avec la TPV.

1.1.1. La thèse d'équivalence

Nous pouvons partir de l'usage courant des termes « vrai » et « faux ». Dans la plupart des cas, nous nous servons de ces termes pour nous exprimer à propos de *propositions* (pour résumer : le contenu sémantique ou cognitif invariable dans le temps et dans l'espace d'une phrase ou d'un énoncé). Ces propositions peuvent être données explicitement ou bien simplement décrites. Dans les deux cas, cependant, il est possible de parler de vérité ou de fausseté à l'égard d'une proposition. Prenons les exemples suivants :

Il est vrai que Nicolas Sarkozy a de l'ambition. (1)

Ce qu'il a dit à propos de Nicolas Sarkozy est vrai. (2)

Dans l'exemple (1), la proposition (qui attribue de l'ambition à Nicolas Sarkozy) est donnée explicitement. Il s'agit de la proposition (3).

Nicolas Sarkozy a de l'ambition. (3)

Dans l'exemple (2), elle n'est que *décrite*.

La thèse d'équivalence consiste à dire que « vrai » est éliminable des phrases (1) et (2). Car, avec les phrases (1) et (2), je ne voudrais pas dire autre chose (ni plus, ni moins) que ce que je veux dire avec la phrase (3). Pour le dire autrement, l'attribution du prédicat « vrai » n'ajouterait pas de contenu à la proposition (3). Cela veut dire, dans une analyse véri-conditionnelle du contenu propositionnel, que les conditions de vérité de (1) et (3) seraient les mêmes, ou que (1) et (3) seraient interchangeables dans tous les contextes où l'une ou l'autre peut apparaître.

Or, s'il est assez concevable que (1) puisse être équivalente à (3), puisqu'en éliminant les mots « il est vrai que » de (1), on obtient une phrase acceptable qui se trouve être (3), cela l'est moins pour l'équivalence entre (2) et (3). En effet, en éliminant les mots « est vrai » de (2), on n'obtient pas une proposition, mais une description définie : « ce qu'il a dit à propos de Nicolas Sarkozy », qui permet simplement d'identifier une réalité ou un référent, sans que l'on attribue quelque chose à ce référent (on ne dit pas de X qu'il est Y). Par conséquent, une description définie, pas plus qu'un nom, n'est susceptible d'être vraie ou fausse, puisque son seul objet est de référer (elle réfère ou ne réfère pas, c'est tout). Ce problème, qui naît dans le cas où les propositions sont décrites plutôt que données explicitement, constitue le problème de Ramsey.

1.1.2 Le Problème de Ramsey

L'une des réponses consiste à dire qu'il est tout à fait possible de paraphraser des phrases comme (2) de manière à retrouver un contexte équivalent en signification où il est possible d'éliminer les prédicats « vrai » et « faux ». Cette paraphrase a donc pour but de montrer qu'il n'y a pas de contextes d'usage qui constituent un contre-exemple valable à la thèse d'équivalence. Il y a bien sûr d'autres exemples de contextes difficiles :

Tout ce qu'il dit est vrai . (4)

ou bien

La vérité dépasse la fiction. (5)

Ramsey propose de paraphraser (4) de la manière suivante, en utilisant la quantification universelle :

Pour tout p , s'il affirme que p , alors p est vraie. (4a)

D'après Ramsey, il est alors évident que (4a) est équivalent à (4b) :

Pour tout p , s'il affirme que p , alors p . (4b)

La formulation (4b) paraît étrange, mais d'après Ramsey, cette étrangeté vient de ce que nous ne concevons pas naturellement le symbole ' p ' comme une proposition, mais plutôt comme un nom, du fait qu'il s'agit d'une proposition atomique. En rendant plus explicite la structure prédicative de la proposition en question (par exemple, en écrivant ' aRb '), cette étrangeté disparaît.

Pour tout a , tout R et tout b , s'il affirme que aRb , alors aRb . (4c)

Non seulement la formulation (4c) paraît alors moins étrange, mais, de plus, le caractère superflu de « est vrai » apparaît pleinement.

Voyons maintenant la paraphrase que Ayer propose pour la phrase (5). D'après Ayer, une telle phrase est nécessairement composée de sous-phrases de la forme « p est vraie » ou « p est fausse ». Autrement dit, un contexte ne serait réfractaire à l'application de la thèse d'équivalence que faute d'avoir poussé suffisamment loin l'analyse.

Il y a des valeurs de p et q telles que p est vraie et q est fausse, et telles que p est plus surprenante que q . (5a)

Le but de la paraphrase est donc de montrer, comme le dit Ramsey, qu'il n'y a pas de problème séparé de la vérité, mais simplement un embrouillamini linguistique (*PP*, p.38)

Comment le notent cependant Dokic & Engel (2001, p. 33), l'une des difficultés de ce genre de

paraphrases est que les quantifications introduites fonctionnent comme des quantifications sur des propositions « et que de nombreux auteurs, comme Quine, critiquent cet usage, au nom du caractère mystérieux de telles entités. » Nous ne savons en effet pas vraiment quel est le statut ontologique de la proposition et il est donc difficile de prétendre les quantifier. Une autre difficulté est qu'il n'est pas sûr que l'étrangeté de la paraphrase (4b) soit réduite avec la paraphrase (4c). Rien ne nous assure en effet que « aRb », dans sa deuxième occurrence dans (4c) n'est pas autre chose qu'un nom, auquel cas il faut ajouter « est vrai » pour obtenir une phrase correcte. Le problème de Ramsey subsiste donc. L'applicabilité de la thèse d'équivalence à tous les contextes d'usage de « vrai » et « faux » est donc probablement davantage un programme qu'une thèse définitive.

II – La conception performative de la vérité de Strawson

Strawson s'inscrit dans le cadre philosophique d'analyse des formes d'expression courantes et usuelles, à savoir la philosophie (naissante) du langage ordinaire. Le problème est alors, selon lui, de savoir si les théories proposées sont de nature à nous permettre une élucidation de « l'usage effectif du mot 'vrai' » (1949, p.83) ? Strawson fait simplement remarquer qu'il ne connaît pas d'usage « non-technique » (c'est-à-dire relatif à une langue naturelle, et non pas inventé pour les besoins d'une langue artificielle), correspondant à celui que décrit la théorie sémantique.

Ceci étant dit, Strawson se présente comme voulant concilier deux thèses qui sont, d'après lui, les plus courantes dans les débats de l'époque sur la vérité, la Thèse 1, et la Thèse 2. La Thèse 1 est la thèse d'équivalence, que nous venons de voir. La thèse 2 est la conception sémantique de la vérité de Carnap. Strawson résume la thèse d'équivalence en deux traits : d'une part, l'élimination de « il est vrai que... » dans « il est vrai que p », ne change pas la signification de l'affirmation ; d'autre part, dire d'une affirmation qu'elle est vraie, ce n'est pas faire une autre affirmation, c'est faire la même affirmation. Strawson résume la CSV de Carnap en deux traits. D'une part, dire d'une affirmation qu'elle est vraie, c'est attribuer, dans un méta-langage, une propriété sémantique, la vérité, à un élément du langage-objet. Autrement dit, c'est faire une autre affirmation, à propos de la première affirmation. D'autre part, la vérité est relative à un langage **L**. Autrement dit, il faut nécessairement préciser « dans **L** », à chaque fois que l'on dit « est vraie ».

D'après Strawson (p.84),

De ces deux thèses, la première est vraie, mais inadéquate ; la seconde est fausse, mais importante. La première thèse a raison dans ce qu'elle affirme, mais a tort dans ce qu'elle suggère.

La seconde thèse a tort dans ce qu'elle affirme, mais a raison dans ce qu'elle sous-entend.

Ce qu'il faut retenir de la thèse 1, c'est l'idée que dire d'une affirmation qu'elle est vraie ne consiste pas à faire une autre affirmation. Par contre, ce qu'il faut éviter de la thèse 1, c'est l'idée que dire « c'est vrai » revient au même que d'affirmer ce à propos de quoi il est dit « c'est vrai ». Ce qu'il faut retenir de

la thèse 2, c'est l'idée qu'en disant d'une affirmation qu'elle est vraie, on fait quelque chose de différent de l'affirmation. Par contre, ce qu'il faut éviter de la thèse 2, c'est l'idée que la différence consiste dans le fait que dire « il est vrai que p », c'est faire une affirmation de second ordre, sur l'affirmation de premier ordre « p ».

La théorie performative de la vérité se présente donc comme une réélaboration de la thèse d'équivalence de Ramsey. La thèse d'équivalence rencontre un problème, on l'a vu, quand il s'agit de l'appliquer à des contextes où la phrase dont il est dit que c'est vrai ou que c'est faux n'est pas simplement rapportée ou citée, mais *décrite*. Nous avons vu alors que l'applicabilité de la thèse d'équivalence était plus un programme. Strawson s'inscrit dans ce programme, mais il modifie la thèse d'équivalence en soutenant qu'il y a une différence entre une affirmation et le fait de dire « c'est vrai » à propos de cette affirmation. Prenons trois cas de contextes constituant un obstacle au programme d'application de la thèse d'équivalence.

Ce que je viens de dire est vrai. (6)

Tout ce que Juppé dit est vrai. (7)

Toutes les affirmations faites en français sont fausses. (8)

Une analyse correcte de ces phrases est, selon Strawson, la suivante. Les phrases (6), (7) et (8) font implicitement une méta-affirmation existentielle, qui peut être rendue comme suit.

Je viens de faire une affirmation. (6a)

Il y a des affirmations faites par Juppé. (7a)

Il y a des affirmations faites en français. (8a)

(6a), (7a) et (8a) ne sont certes pas équivalents à (6), (7) et (8). Mais il est faux de penser que ce qui est perdu soit un contenu propre à faire des affirmations différentes de celles qui sont rapportées à l'aide d'une quantification dans (6a), (7a) et (8a). Comment compléter l'analyse, tout en restant dans la ligne prescrite par Ramsey ?

Strawson remarque tout d'abord que, d'ordinaire, « vrai » et « faux » ne sont pas utilisés pour s'exprimer à propos de *phrases*. Il existe certainement tout un stock d'instruments linguistiques qui nous servent à nous exprimer à propos de phrases, mais « vrai » et « faux » n'en font pas partie. Il propose en suite de rappeler qu'il existe une classe d'instruments linguistiques qui satisfont les caractéristiques

suivantes :

- a.- leur emploi exige qu'une affirmation ait été faite au préalable.
- b.- leur usage n'est pas méta-linguistique.
- c.- pour autant qu'il soit possible de suggérer une affirmation à leur moyen, le contenu de cette affirmation est strictement identique à celui de l'affirmation antécédente.

Ainsi, de « oui » (sous la réserve que l'on ajoute dans la condition a, la mention que l'acte de langage antécédent peut également être une question), de « Ditto », à supposer qu'une langue actuelle soit amenée à en faire un usage courant, et, enfin, de « c'est vrai ». Ce que Strawson veut montrer, c'est que « c'est vrai » se comporte comme « Ditto ». Dire que « c'est vrai » fait partie de la classe d'instruments linguistiques qui satisfont les caractéristiques a-c, c'est le premier aspect de la TPV, celui qui résume les conditions d'usage de « c'est vrai ». La deuxième partie de la TPV consiste à dire en quoi consiste l'usage de « c'est vrai ».

... en général, par le moyen de ces expressions, nous confirmons, soulignons, admettons, marquons noter accord avec, ce que quelqu'un a dit. (Strawson, 1949, p. 93)

... mon énoncé n'est pas du tout une affirmation, mais une performance linguistique. (p.

91)

Pour compléter l'analyse de (6), (7) et (8), il faut donc ajouter une phrase qui n'est pas « affirmative, mais (si je peux me permettre d'emprunter un terme à Austin) performative [*performatory*] ». On peut compléter ainsi l'analyse, avec (6b), (7b) et (8b).

Je la confirme. (6b)

Je suis d'accord avec elles. (7b)

Je les infirme. (8b)

La TPV peut être généralisée aux cas où l'affirmation antécédente est citée ou rapportée et non pas *décrite*.

Remarquons toutefois que Strawson est très réservé quant au terme de « performatif » pour qualifier ce qu'il a mis en évidence. En effet, un énoncé comme « c'est vrai » n'est pas, *stricto sensu*, performatif. Par contre, des énoncés (6b), (7b) et (8b) le sont. Tout ce que veut indiquer Strawson, c'est qu'il est à peu près toujours possible de substituer à « c'est vrai », qui n'est pas performatif, un énoncé qui l'est. Le but est donc, par cette substitution, de montrer que « c'est vrai » n'est pas un énoncé descriptif, et que « vrai » n'est pas un prédicat mis pour une certaine propriété que tous les énoncés vrais partageraient, et dont ce serait le but d'une théorie de la vérité de la décrire précisément et

séparément.

III- La critique de Strawson par Austin et la position contextualiste

De même que Strawson, Austin entend se placer sur le terrain des usages ordinaires du mot « vrai », c'est-à-dire qu'il entend donner une analyse du mot « vrai » dans le langage ordinaire. Il adopte donc la méthode qui lui est familière de l'analyse du langage ordinaire, que l'on peut rappeler brièvement. Elle se fonde sur cette première idée que le langage ordinaire doit être le point de départ de l'analyse, en ce que les distinctions qu'il marque sont les distinctions qui sont dues à l'histoire et l'évolution du langage et qu'elles ont donc fait leurs preuves. Il est alors illusoire de vouloir découvrir au premier abord des distinctions plus profondes qui seraient trouvées par l'analyse logique, par exemple. Si nous parlons un langage, c'est que nous arrivons à communiquer à son moyen : il parvient à exprimer généralement ce que nous voulons dire par lui. Il convient donc de commencer les recherches en étudiant ce qu'il nous révèle.

Par ailleurs, le caractère historique du langage ordinaire est aussi un caractère social, qui entraîne son caractère partagé. Par conséquent, les distinctions qu'il marque sont des distinctions sur lesquelles nous pouvons tous nous mettre d'accord, au moins au terme du travail d'examen des expressions qui y appartiennent. Le langage ordinaire est ainsi à considérer en premier lieu, car ce qu'il est susceptible de nous apprendre est aussi susceptible d'être accepté par tous ceux contribuant à l'analyse. Dès lors, analyser le langage ordinaire, c'est analyser *nos* propres usages, déterminer les critères de *nos* usages communs et partagés et ainsi bel et bien découvrir la façon dont nous utilisons le mot « vrai », c'est-à-dire ce que nous faisons avec lui dans nos qualifications ordinaires. Qui plus est, il permet l'accord sur ce qu'on découvrira : il suffira de déterminer « ce que nous dirions quand », ce sur quoi, puisque c'est un savoir commun, on pourra tous se mettre d'accord.

On prendra alors le mot « vérité » pour ce qu'il est, à savoir un substantif, créé pour la commodité et dérivant des usages plus primaires des mots « vrai » et « faux » dans le discours ordinaire. C'est donc *l'usage* du mot « vrai » qui va véritablement nous permettre de comprendre ce qu'est la vérité

Nous savons, par ailleurs, que les distinctions marquées dans le langage ordinaire sont des distinctions concernant le monde. En tout cas, le langage ordinaire parle du monde en ce que les deux, langage et monde, sont intimement liés. Austin le montre de la façon suivante :

Alors que nous pourrions raisonnablement demander : « montrons-nous le mot 'éléphant' ou l'animal ? », ou encore : « écrivons-nous le mot ou l'animal ? », il est en revanche absurde de demander : « définissons-nous le mot ou l'animal ? » Car définir un éléphant (à supposer que nous le fassions jamais), c'est donner la description concise et complète d'une opération impliquant à la fois le mot et l'animal (faisons-nous le point sur l'image ou le cuirassé?). (« Truth », in *PP*, p. 124/100-101.)

Nous parlons donc du monde en utilisant le mot «éléphant», car cela n'a tout simplement aucun sens de penser que nous ne parlons pas du monde en parlant de l'éléphant. Pour parler de l'éléphant réel, nous utilisons le mot qui nous sert à parler de l'éléphant, à savoir le mot «éléphant», et cette tautologie n'a pas lieu de nous entraîner dans une quelconque forme d'idéalisme linguistique. Dès lors, lorsque nous parlons du monde en utilisant nos mots et que, par ceux-ci, nous marquons des distinctions, il faut bien voir que ce sont des distinctions réelles : nous nous servons des mots pour parler du monde, et les distinctions que nos mots marquent sont des distinctions qui renvoient à l'état du monde.

Que nous apprend ainsi l'examen du langage ordinaire lorsqu'on cherche «ce qu'on dirait quand» on parlerait du vrai ? Une première chose est que l'on ne parle pas de vérité lorsqu'on parle de justesse, de fidélité, de ce qui est convenable ou d'exactitude. Ces autres qualificatifs s'appliquent dans d'autres circonstances, plus en rapport avec des représentations, des images, des peintures, des cartes, des photographies, ou encore avec des comportements. Mais ils ne sont certainement pas interchangeables avec «vrai» : je peux bien dire que cette peinture est fidèle, je ne veux pas dire pour autant qu'elle est vraie. Une vraie peinture, c'est autre chose, ce n'est pas un faux. De la même façon, je peux bien dire d'une carte routière qu'elle est exacte, je ne dirais pas pour autant qu'elle est vraie. Là encore, une vraie carte routière, ce n'en est pas une fausse, laquelle n'est pas une carte routière exacte : il y a de fausses cartes routières exactes. De même, une réponse à une question peut être correcte, mais elle n'est pas forcément vraie : je peux, en disant ce qui est faux, donner une réponse tout à fait correcte ; celle-ci répond simplement à ce qui est attendu (la correction est simplement relative à des critères ; la vérité est relative à des critères particuliers). Une mélodie peut être en accord avec une scène de cinéma ou avec un sentiment, elle n'est sûrement pas vraie eu égard à ce sentiment. Enfin, je peux dire que ce qui arrive est fidèle à la morale de l'histoire, pour autant ce n'est pas vrai. Si mes manières sont convenables, elles ne sont sûrement pas vraies, et même si cette peinture convient à cette pièce, la relation qu'elle entretient avec cette pièce ne peut certainement pas être qualifiée de vraie.

Ces exemples illustrent en quoi le langage ordinaire nous permet de marquer des différences réelles, qui vont désormais nous empêcher de confondre la relation particulière qu'est la vérité avec une relation de correction, de justesse, de fidélité aux faits, de convenance ou d'exactitude (même si toutes sont des relations d'évaluation du rapport des mots avec le monde). Nous ne la confondrons pas plus avec l'adéquation ou l'accord. C'est un geste qu'affectionnent pourtant les philosophes, notamment Strawson, et qu'Austin soumet à une critique radicale dans «Unfair to Facts»⁶. Quant à Austin, il se permettra seulement de parler de la vérité comme d'une relation de correspondance. (Strawson ne voulant pas entendre parler d'une relation de correspondance) Mais avec prudence et en étant bien

⁶. Voir J.L. Austin, «Unfair to Facts», in *PP, op. cit.*, pp. 154-174. Pour la discussion qui nous occupe, voir notamment p. 162.

conscient des dérives que l'expression peut comporter – nous y reviendrons.

On outre, on ne parlerait certainement pas de vérité, ni à propos des mots, ni à propos des phrases, ni surtout à propos des propositions, au sens où elles seraient les significations d'une multiplicité de phrases, comme le voudrait Strawson. Les mots, là encore, ne sont pas « vrais », ils sont français, anglais, illisibles, ou mal construits. Quant aux phrases, elles peuvent ne pas respecter la syntaxe d'une langue ou sa grammaire, elle peuvent donc ne pas être correctes, mais on ne dira pas qu'elles sont fausses – sauf, peut-être, si on parle en « faux français », en ce sens qu'on invente la langue. On le voit, dans ces différents cas, les unités choisies ne peuvent pas recevoir le qualificatif de vrai ou de faux. Ces qualificatifs ne semblent pas pouvoir s'appliquer à des unités d'ordre purement linguistique, comme des phrases ou des mots (Austin rejoint ici Strawson). Peut-on alors dire qu'ils s'appliquent à la proposition ou à la pensée, aux croyances, ce qui est censé recouvrir l'unité de sens d'une multiplicité d'unité linguistique ? Pas plus, selon Austin, car :

En fait, en philosophie, « proposition » est parfois employé d'une façon particulière pour « la signification ou le sens d'une phrase ou d'une famille de phrases ». Mais que l'on fasse ou non grand cas de cet usage, une proposition prise en ce sens ne peut, en tout cas, être ce que nous disons être vrai ou faux. Car nous ne disons jamais : « la signification (ou le sens) de cette phrase (ou de ces mots) est vraie ». (« Truth », in *PP*, p. 119/94.)

Il n'est ainsi tout simplement pas vrai que nous attribuons la vérité à la signification des mots, et cela semble suffire à Austin pour rejeter toute conception philosophique qui attribue la vérité aux propositions, en tant qu'elles portent des significations précises et déterminées : ce type de conception n'est tout simplement pas assez attentive aux faits linguistiques, donc aux faits réels. Bien plutôt, ce que nous disons être vrai, ce sont les mots, selon une certaine interprétation, ou compréhension, qu'on en a :

Nous disons ce que dit un juge ou un jury : « *les mots*, pris en ce sens, ou si nous leur attribuons telle ou telle signification, ou si nous les interprétons ou les comprenons ainsi, *sont vrais* ». [...] mais ici, « mots » et « phrase » font référence [...] aux mots ou phrases *employés par une personne donnée dans une situation donnée*. Autrement dit, ils font référence [...] à des *affirmations*. (« Truth », in *PP*, p. 119/94-95)

C'est donc une certaine compréhension des mots qui est vraie ou fausse – non pas les mots eux-même, mais la façon dont il faut les comprendre. Cette dernière opération est relative à la façon dont on utilise les mots pour leur faire dire certaines choses : l'usage où, par les mots, on va *affirmer* quelque chose. La vérité se prédique ainsi de ce qui est dit par un énoncé dans un certain usage. Elle est donc relative à un certain acte de parole, l'affirmation, doté d'un contenu historique spécifié. La vérité est bien relative à ce qui est dit, et certainement pas aux mots eux-mêmes, en tant qu'unités linguistiques, comme le croit Strawson dans sa réponse à Austin, lorsqu'il prétend que ce dernier

attribue la vérité aux énoncés en tant qu'épisodes historiques de discours (*speech*)⁷. En effet, nous venons de voir que Austin, au nom du langage ordinaire, vient de rejeter explicitement une telle conception : ce qui est vrai, ce ne sont pas les mots ou l'énoncé formé par ces mots, ni même l'énonciation historiquement datée de mots donnés, mais ce qui est dit par ces mots lors de cette énonciation, c'est-à-dire ce qu'il faut comprendre par les mots utilisés à l'occasion de cette énonciation donnée, ou encore, leur contenu historique. Car Austin le rappelle :

Une phrase est faite *de* mots, une affirmation est faite *en* mots. (« Truth », in *PP*, p.120/96).

Il n'y a ainsi pas lieu d'imputer ce reproche à Austin, qui s'en était explicitement démarqué : pour lui, ce qui peut être vrai ou faux, n'est pas l'énoncé, aussi historicisé puisse-t-il être, mais une affirmation, en tant qu'elle correspond à ce qui est dit par un *usage historique d'un énoncé*.

Si le langage ordinaire nous apprend ce que l'on dit être vrai ou faux, il nous dit aussi à propos de quoi ce que l'on dit est vrai ou faux. Pour le langage ordinaire, la vérité se tient dans un *rapport*, même si celui-ci reste inexplicité, entre *ce que je dis* et *ce qui est*, entre une *affirmation* et un *fait*. Si ce que je dis est vrai, alors ce que je dis est, en effet, un fait, ou c'est le cas. On peut donc dire qu'une affirmation vraie dit des faits⁸.

3.1. L'affirmation et les faits.

Si le langage ordinaire nous a mis sur le droit chemin, il reste encore à identifier conceptuellement ce dont nous parlons quand nous parlons de vérité. Austin considère qu'il n'y a rien de faux dans l'expression du langage ordinaire, qui veut que la vérité se dise d'une affirmation lorsqu'elle « correspond » aux faits. Mais que faut-il comprendre exactement par là ? Nous savons déjà que la vérité se dit d'une affirmation. Mais qu'est-ce qu'une affirmation ?

Une affirmation est faite et cela constitue un événement historique : l'énonciation par un certain locuteur ou écrivain de certains mots (une phrase) adressée à un public, qui font référence à une situation, ou à un événement historique. (« Truth », in *PP*, pp. 119-120/96)

L'affirmation est ce qui est dit par un certain énoncé dans certaines circonstances et *pour faire* certaines choses – pour *affirmer* quelque chose justement. C'est un acte de parole spécifique : faire une affirmation avec un énoncé, ce n'est pas faire un ordre ou une promesse. C'est redire que l'affirmation ne correspond pas à la forme linguistique elle-même mais à *l'usage* qui en est fait. Or un usage est toujours lié à une occasion particulière, c'est-à-dire à un moment historique. Ce qui veut dire aussi que deux affirmations différentes peuvent être faites avec le même énoncé, selon les occasions dans lesquelles cet énoncé est prononcé. Dire « le chat est sur le tapis » au moment où Mistigri, mon chat, vient de s'allonger auprès du feu, n'est pas la même chose que de dire la même

⁷. Voir P.F. Strawson, « Truth », in *Logico-Linguistic Papers*, Methuen, London, 1971, pp.191.

⁸. Voir le § 26.

phrase au vétérinaire, qui veut savoir où est le tigre qu'il doit opérer, ou même à mon voisin qui veut savoir où est son chat Grosminet. On ne dit pas la même chose dans les deux cas, c'est-à-dire qu'on ne parle pas de la même chose dans les deux cas, ou encore, on identifiera ce qui est dit de façon différente, puisque le contenu historique de mon énoncé sera différent. Austin explique cela par un recours à deux types de conventions : les conventions descriptives et les conventions démonstratives. Les premières sont des conventions clairement sémantiques, qui confèrent une signification aux mots, en tant qu'ils appartiennent à une langue donnée. Elles correspondent donc aux règles de la langue, telles qu'elles figurent dans un dictionnaire et permettent à quelqu'un maîtrisant la langue de savoir ce que signifie une phrase donnée de cette langue. Les secondes⁹ conventions sont d'un ordre différent et touchent à ce qui est dit par une phrase donnée, donc à ce qui est fait avec une phrase en un usage donné, en une occasion historique, et, pour tout dire, à la *référence historique* que cette phrase acquiert en un usage donné.

Ces conventions démonstratives rattachent les affirmations (ce qui est dit) aux situations historiques rencontrées dans le monde au moment (à l'occasion) où on se sert de certaines phrases pour faire ces affirmations. Ces conventions déterminent donc certains usages possibles des phrases douées de sens, en mettant ces usages en relation avec des situations. Mais il faut bien comprendre que, par là, Austin ne veut pas dire qu'une nouvelle (une autre) signification, en tant qu'entité sémantique indépendante, est donnée aux mots, ou que, par ces conventions, les affirmations renvoient à des faits au sens strawsonien du terme (en tant qu'entités linguistiques). L'usage des mots pour faire des affirmations ne déterminent pas une représentation particulière, qui serait dépendante de cet usage (si les mots sont reliés au type T par les conventions descriptives, les affirmations faites au moyen de ces mots *ne sont pas* reliées par les conventions démonstratives à un type T' qui serait la représentation modifiée par l'usage de T) : les conventions démonstratives renvoient bien plutôt *directement* à un état de faits, à une situation dans le monde. Si les relations descriptives renvoient à des types, les conventions démonstratives renvoient à des situations. C'est dire que ce qui est dit, ou l'affirmation, est mise directement en correspondance avec les situations dont elle parle (en fait elle n'en parle que parce qu'elle est mise en rapport avec cette situation par les conventions démonstratives) : il n'y a pas d'intermédiaire entre la réalité ou la situation dont elle parle et ce qu'elle dit de cette réalité. Les affirmations ne sont pas plus des doubles contextuels des phrases que les faits ne sont des doubles linguistiques de la réalité¹⁰.

Les conventions démonstratives sont donc démonstratives en ce qu'elles mettent immédiatement

⁹. Austin précise bien que ce ne sont pas les seules conventions régissant le langage : ce sont les seules qui importent pour la question de la vérité ; mais on pense immédiatement aux conventions qui règlent toutes les autres dimensions illocutionnaires (promesses, ordres, etc.), qui présupposent les conventions mises au jour.

¹⁰. Cela *ne veut pas* dire que la signification des phrases ne soit pas sous-déterminée, ni qu'elle ne soit pas déterminée en contexte : cela veut dire que la signification complète n'est pas un problème sémantique, mais pragmatique, relatif à l'usage en situation d'une phrase signifiante pour parler de quelque chose, tout comme l'est l'évaluation de la vérité.

en correspondance ce qui est dit au moyen de certains mots à la signification déterminée par les conventions descriptives avec certaines situations sur lesquelles porte ce qui est dit. Pour reprendre l'exemple, du chat et du tigre : lorsque je dis « Le chat est sur le tapis », je prononce bien une phrase qui, en vertu de ses conventions descriptives, renvoie toujours à un même *type* de situation. Mais, selon que je la prononce dans une situation ou dans une autre, où valent certaines conventions démonstratives, je parle soit du chat, soit du tigre, et je ne fais donc pas la même affirmation¹¹. L'élément linguistique ne permet pas de déterminer, à lui seul, le sens de ce qui est dit, et il ne se déterminera vraiment qu'une fois la phrase intégrée dans une situation historique, où elle servira alors à réaliser une affirmation déterminée, parlant d'une situation historique précise. Cela permet l'intervention du contexte, qui viendra déterminer pragmatiquement ce dont on parle, en fonction des conventions démonstratives.

Il convient alors d'étudier l'autre terme de la relation, ce dont parle l'affirmation. Les conventions mettent, en effet, en relation les mots avec la réalité ; on dit également que la question de la vérité est une question de correspondance entre les mots et la réalité. On présuppose donc qu'il y a une réalité, dont on parle. Les conventions arbitraires du langage s'étant maintenant imposées à notre compréhension du fait linguistique, on comprend qu'on ne dit quelque chose qu'en parlant de la réalité et qu'il est en fait illusoire de penser que l'on peut parler d'autre chose que de la réalité (puisque c'est ce à quoi renvoient les conventions de notre langage). Il est en effet vain de vouloir la définir, alors que toute la richesse de notre vocabulaire s'impose à nous pour en parler. La seule généralité qu'on puisse en dire est que la réalité doit avoir des différences et des ressemblances que nous puissions saisir, perceptuellement, mais également au moyen du langage. Comme le soutient Austin :

Il doit aussi exister autre chose que les mots à propos de quoi communiquer au moyen des mots : on pourrait l'appeler « le monde ». [...] De plus le monde doit manifester (nous devons observer) des ressemblances et des différences (les unes ne pourraient exister sans les autres). S'il était absolument impossible de différencier quoi que ce soit, ou au contraire, si rien ne ressemblait à autre chose, il n'y aurait rien à dire. (« Truth », in *PP*, p. 121/98-99.)

Il ne s'agit pas là d'une affirmation métaphysique, mais d'une condition de possibilité d'usage de nos mots : notre langage n'aurait en effet aucun sens s'il ne parlait pas du monde – ce dont témoignent notamment nos usages contrastés des mots parlant de la réalité et des mots n'en parlant pas. La possibilité du langage présuppose donc l'existence d'un monde comportant des différences – tout ce que nous pouvons en dire se faisant alors au moyen des mots de notre langage, dont c'est l'usage, et notamment à l'aide du mot « fait », qui parle de la réalité. Pour autant, il n'est nullement nécessaire que les faits soient strictement isomorphes aux énoncés qui en parlent : ces derniers n'ont absolument pas

¹¹. Pour le moment, nous ne disons pas que cette affirmation est vraie, mais on voit, en tout cas, que sa vérité dépendra bien de la situation dont elle parle.

besoin d'être des doubles des premiers, il suffit simplement qu'ils en parlent¹². Le réalisme d'Austin n'est ainsi pas un réalisme pictural, mais un réalisme qu'on pourrait dire « naturel », naturellement lié à l'usage de notre langage.

3.2. Le caractère substantiel de l'attribution de vérité – la vérité comme dimension d'évaluation.

Avant d'examiner proprement la conception austinienne de la vérité, il convient de comprendre pourquoi Austin s'oppose à Strawson, notamment à l'idée que l'attribution de la vérité à un énoncé, qu'on l'appelle phrase, affirmation ou proposition, est superflue. Austin montre qu'on ne peut pas éliminer la vérité, comme le voulait Ramsey avant Strawson.

Considérer que l'attribution de vérité est superflue, c'est considérer qu'elle n'apporte rien à l'affirmation dont elle est affirmée. Dire ainsi « le chat est sur le tapis » serait logiquement et sémantiquement équivalent à dire « “le chat est sur le tapis” est vrai ». Strawson en conclut que dire qu'une phrase est vraie, c'est simplement donner son assentiment à cette phrase ; c'est donc simplement s'engager un peu plus quant à l'affirmation que je fais que lorsque je n'affirme pas le prédicat de vérité. Et quand je dis d'une affirmation qu'elle est fausse, j'asserte simplement qu'elle est contradictoire. Mais les tenants de cette position commettent deux confusions, selon Austin. Ils confondent, d'une part, l'état du monde dont on parle dans une affirmation et l'état du monde dont on parle dans la qualification d'une affirmation comme vraie ; ils assimilent, d'autre part, l'affirmation et la négation avec la vérité et la fausseté.

Concernant le premier point, il faut remarquer ceci : dire que *F* et dire que *F est vraie*, ce n'est pas prendre en compte le même état du monde ; la référence des deux phrases ne peut pas être la même. Dans le premier cas, je me réfère à un état du monde, en excluant du monde l'affirmation que *F* elle-même. Dans le deuxième cas, je me réfère à un état du monde qui inclut l'affirmation que *F* (mais qui exclut l'affirmation que *F est vraie*). L'affirmation que *F est vraie* réfère donc à un trait du monde auquel l'affirmation que *F* ne peut pas référer. Mais c'est aussi ce qui explique qu'on a l'impression que le même fait est avéré dans le deux cas : car il est bien vrai que lorsque *F* est vraie, alors le fait décrit par *F* est le cas – de telle sorte que le fait que *F* est bel et bien le cas dans un cas et dans l'autre. Pour autant, l'affirmation que *F est vraie* dit que ce fait est bien le cas. Ce que ne dit pas l'affirmation que *F*, tout simplement parce que celle-ci a encore la possibilité d'être fausse. Dès lors que j'affirme que *F* mais qu'il n'est pas le cas que *F*, alors la correspondance stricte qu'on veut établir entre les deux disparaît. Si lorsque j'affirme que *le chat est sur le tapis* et que j'affirme qu'*il est vrai que le chat est sur le tapis*, il y a bien un seul fait avéré, c'est que le chat est sur le tapis ; lorsque j'affirme que *le chat est sur le tapis* et

¹². Par ailleurs, le monde, chez Austin, n'est pas un ensemble de faits déterminés, comme le Wittgenstein du *Tractatus Logico-Philosophicus*, mais un ensemble de faits que l'on identifie toujours en une occasion singulière, en retenant certains traits de la situation, au détriment d'autres. Un fait est toujours une façon particulière de configurer le réel en fonction d'une certaine appréhension linguistique, d'une certaine façon de dire le monde, relative au contexte dans lequel cela est dit.

qu'il n'est pas sur le tapis, le fait qu'il ne soit pas sur le tapis ne m'empêche pas forcément de dire qu'il *n'est pas sur le tapis* : il y a dans ce cas un fait qui n'est pas F , et c'est le monde ne comportant pas ce fait, mais comportant l'affirmation que F , auquel je réfère en disant qu'il *n'est pas vrai que le chat est sur le tapis*.

Pour mieux distinguer les deux niveaux de réalité pris en compte, Austin a recours à la métaphore du jugement en cours pénale (qui est, en fait, plus qu'une métaphore – on va le voir). Si Q accuse W d'être un cambrioleur, Q affirme ainsi que W est C . Supposons alors qu'un jugement se tienne pour savoir si l'affirmation de Q que W est C est une diffamation, c'est-à-dire pour savoir *s'il est vrai que W est C* , en d'autres termes, si c'est un fait. Le juge déclare que *ce qu'a dit Q est vrai*, donc que c'est un fait que W est C (que c'est un cambrioleur). Un second jugement se tient alors pour savoir si on doit condamner W en tant que C (cambrioleur) – pour savoir si on doit attribuer à W la propriété C . Le jugement, bien naturellement, décide qu'il est un cambrioleur. Mais ce sont deux jugements différents, qui ne prennent pas les mêmes choses en considération, même si le premier jugement prend en considération ce que prend en considération le second jugement. Toutefois, le premier jugement ne prend absolument pas en considération l'affirmation faite par Q que W est C . En réalité, le second jugement se réfère uniquement à un fait « concret », tandis que le premier se réfère aussi à l'affirmation elle-même et donc à un fait linguistique (rien n'empêche les affirmations d'être considérées comme des faits). Il faut surtout remarquer que le premier jugement se réfère à un fait qui n'est pas « naturel », mais purement conventionnel, en ce sens que c'est parce que *nous* avons décidé de rapporter un fait précis dans certaines paroles déterminées, que ce premier jugement, quant à ce a été dit et ce qui est, peut être tenu.

Par ailleurs, les éliminativistes, en prétendant qu'une affirmation que F est vraie n'est jamais que le redoublement de l'affirmation que F , soutiennent la conception selon laquelle la fausseté correspond à la négation : puisque dire qu'il est vrai que *le chat est sur le tapis*, ce serait simplement redire que *le chat est sur le tapis*, alors dire qu'il est faux que *le chat est sur le tapis*, ce serait équivalent à dire que *le chat n'est pas sur le tapis*¹³. Mais cela suppose en réalité une conception picturale du langage, qui veut qu'un fait corresponde strictement, ou ne corresponde pas du tout, à ce qui est dit. Or que se passe-t-il si le chat est sur le tapis, mais mort ? Ou découpé en morceaux ? Ou si personne n'a dit que le chat est sur le tapis ? Dans tous ces cas, on ne peut pas toujours dire que *le chat n'est pas sur le tapis*, mais on peut très bien dire qu'il est faux que *le chat est sur le tapis* – du moins si on veut caresser le chat et qu'il est découpé en morceaux, emballé dans du papier cadeau. Autrement dit, on le voit, dire qu'il est faux que F est X et dire que F n'est pas X ne sont pas des énoncés identiques, en ce sens qu'ils ne disent pas la même chose (ils ne parlent pas de la même chose).

Austin soutient bien plutôt que la relation de l'affirmation et de la négation avec le monde est une relation directe (pour dire que le chat est sur le tapis, je ne considère pas d'abord s'il est sur le tapis,

¹³. Cela est flagrant chez Ramsey, qui soutient que croire que non- p est équivalent à ne pas croire que p .

et réciproquement), alors que les prédicats vrai et faux ne sont pas attribués directement au monde : l'affirmation et la négation parlent du monde, alors que les prédicats de vérité et de fausseté sont à propos du monde *et* de ce qu'on en dit. En effet, être faux, ce n'est pas ne pas être, mais être d'une mauvaise façon : c'est être en mauvais rapport avec le monde. Ce qui est faux dit de ce qui est ce qui n'est pas.¹⁴

Enfin, pour appuyer son raisonnement, Austin fait appel à d'autres qualificatifs, qui jouent le même rôle dans le langage que les mots « vrai » et « faux », c'est-à-dire qui se rapportent aussi aux relations entre les mots et le monde, par exemple, les mots « vague », « exagéré », ou « imprécis ». Il note ainsi que, jamais, on ne penserait que la contribution de ces mots est superflue ou qu'ils sont éliminables : ils permettent bien de qualifier une affirmation en fonction de la réalité, et cette qualification peut avoir son importance dans le discours qu'on tient quant au discours tenu sur la réalité. Dire que *l'affirmation que F est X est exagérée* n'est pas superflu et ce n'est certainement pas dire que *F n'est pas X*, ni ne pas vraiment dire que *F est X*.

Donc, à ce qu'il semble, dire que *F est vrai*, c'est bien dire quelque chose de substantiel, qui ne se réduit pas à une réaffirmation soutenue ou engagée¹⁵ que *F* – « substantiel », non pas au sens où la vérité serait une réalité qu'on pourrait attribuer, mais au sens où elle est une relation spécifique entre les mots et le monde qui n'est pas anodine.

3.3. La critique de l'attribution performative de la vérité.

L'idée qu'il soit possible d'éliminer la prédication « vrai » ou « faux » amenait Strawson à soutenir que les énoncés contenant les mots « vrai » et « faux » étaient des performatifs. Puisqu'ils ne disent rien de plus, c'est qu'ils *font* quelque chose en plus : ils servent à marquer ou préciser qu'on soutient bien l'affirmation qu'on est en train de faire. Dès lors, pour Strawson, « le chat est sur le tapis » est vrai » est plutôt comparable à $\vdash$ « le chat est sur le tapis », puisqu'il soutient bel et bien qu'il faut que l'affirmation que *le chat est sur tapis* ait été faite pour qu'on puisse ensuite l'enrôler dans un énoncé performatif.

Or l'idée de performatif est reprise à Austin, qui a donné une formulation claire de ce concept : un énoncé performatif est un énoncé qui ne dit pas tant qu'il fait. Mais dire d'un énoncé qu'il fait quelque chose, cela veut dire, non pas qu'il a des conditions de vérité (qu'il peut être vrai ou faux), mais des conditions de réussite : un énoncé performatif n'est par définition ni vrai, ni faux, mais réussi ou raté (selon une dimension autre que la vérité). C'est pourquoi Austin propose de ne pas appeler les énoncés performatifs des affirmations, même s'ils ont la forme grammaticale des affirmations, car ils

¹⁴. Pour tout ce raisonnement, voir J.L. Austin, « Truth », *PP*, pp. 128-129/105-107. Il ne fait d'ailleurs que reprendre une idée émise par Aristote.

¹⁵. Comme si on *ne* s'engageait *pas* lorsqu'on fait une affirmation ne comprenant pas de prédicat de vérité.

n'affirment rien qui pourrait être vrai ou faux : ils font des choses qui peuvent réussir ou rater¹⁶. Si nous prenons, par exemple, un des performatifs identifiés par Austin, l'ordre, on ne dira pas qu'un ordre (s'il est sérieux) est vrai ou faux, on dira qu'on lui a obéi ou désobéi ; telle est, en fait, sa dimension d'évaluation. De la même façon pour la promesse ou le mariage : on ne va pas évaluer leur rapport au monde en fonction de la vérité , car on ne juge pas d'une action selon sa vérité ou sa fausseté, même si sa réussite dépend bien d'une certaine relation au monde. C'est dire qu'en qualifiant les énoncés attribuant le vrai ou le faux de « performatifs », Strawson évacue toute l'idée de *correspondance spécifique* avec les faits, qui définit l'idée même de vérité. Car, dès lors qu'une phrase n'est pas descriptive, elle n'est pas susceptible d'être vraie ou fausse. C'est pourquoi Austin dit :

Une fois la nature [de ces énonciations] reconnue, nous ne nous sentons plus tentés de les appeler « vraies », ni de débattre de leur vérité ou de leur fausseté. (« Truth », in *PP*, p. 132/110)

Par conséquent, Austin peut réfuter facilement et très rapidement la qualification strawsonienne des énoncés attribuant la vérité comme performatifs : s'ils étaient performatifs, ces énoncés ne parleraient tout simplement pas de vérité.

¹⁶. Voir J.L. Austin, « Truth », in *PP*, p. 131/109.